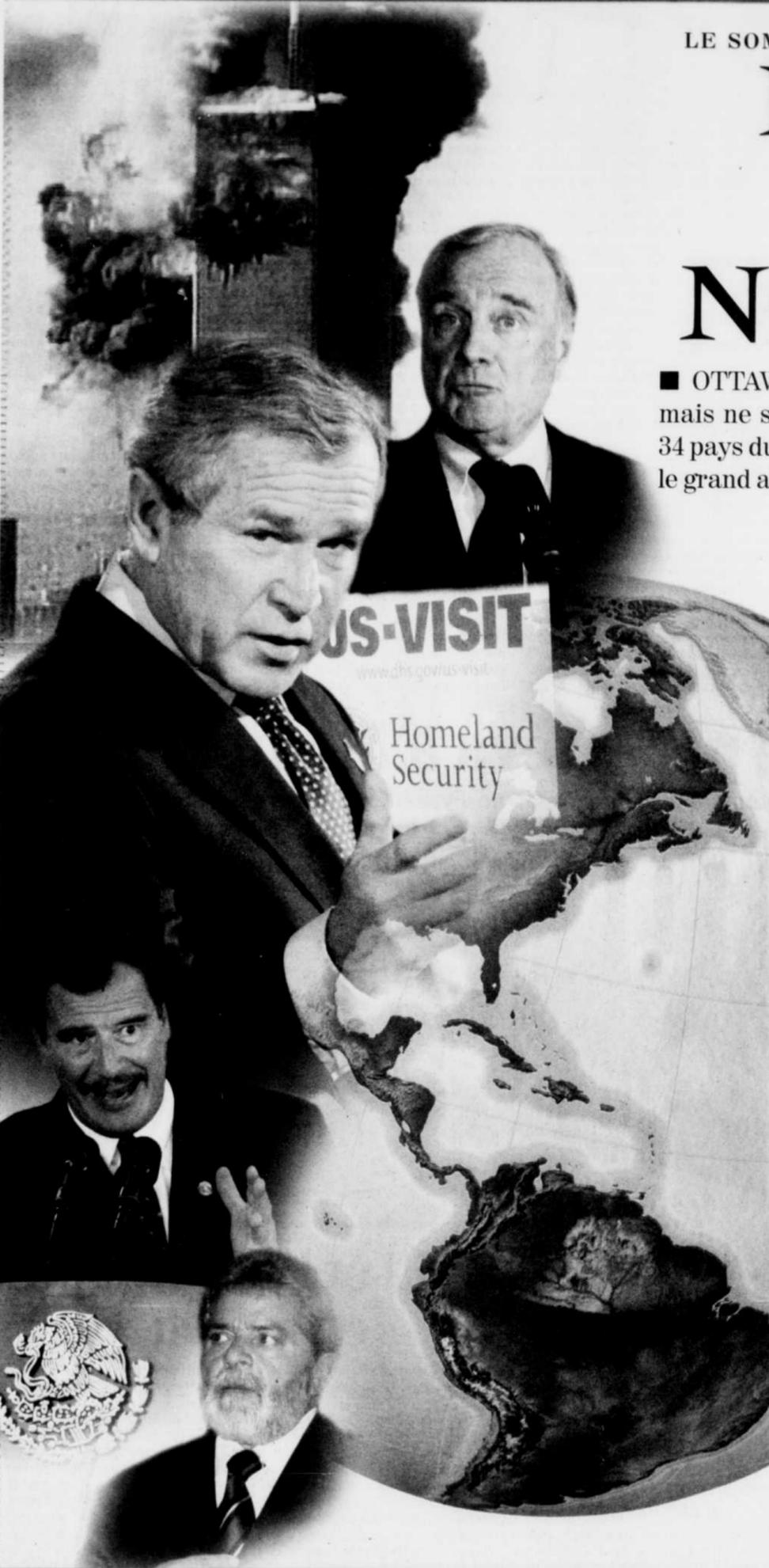


ZOOM



Entrevue
Philippe Moussette :
la passion des étoiles D 3
Le plus vaste observatoire
sous-marin D 8



LE SOMMET DES AMÉRIQUES DE MONTERREY

Retour du conflit NORD-SUD

■ OTTAWA — Les Sommets des Amériques se suivent, mais ne se ressemblent pas. Avril 2001, à Québec: les 34 pays du continent entonnent pratiquement à l'unisson le grand air de la construction hémisphérique.



Raymond Giroux
Rgiroux@lesoleil.com

George W. Bush, le nouveau président des États-Unis, y effectue sa première grande sortie hors de son pays sans tambours ni trompettes. Ses homologues latino-américains notent avec plaisir que, peu familier avec les questions internationales, il les écoute sans donner de leçons.

Jean Chrétien se vante même d'avoir servi des pommes de terre de l'Île-du-Prince-Édouard à son visiteur alors qu'elles sont interdites d'importation aux États-Unis, sans que personne n'ait été malade. On croit rêver debout!

Le jovialisme dominant prévoit la création d'ici 2005 d'une Zone de libre-échange interaméricaine, la ZLEA, où régneraient à la fois la démocratie et l'économie de marché.

Seuls faux sons de cloche: les groupes sociaux, syndicaux et environnementaux et les mouvements populaires organisent un contre-sommet des peuples fort couru mais quelque peu terni par un noyau violent de manifestants professionnels.

Moins de trois ans passent. Janvier 2004, à Monterrey, au Mexique: les mêmes pays se retrouvent pour un Sommet extraordinaire convoqué à la suggestion du Canada. Environ le tiers des dirigeants ont changé et l'initiateur du projet, Jean Chrétien, a cédé sa place à Paul Martin.

M. Bush, lui, se retrouve depuis le 11 septembre 2001 le véritable maître du monde. La guerre au terrorisme et la protection du territoire américain ont priorité absolue dans un monde divisé désormais entre amis et adversaires, sans juste milieu.

La fameuse ZLEA n'est pas au programme officiel, comme l'a exigé le Brésil avant d'acquiescer à la rencontre. Silence radio également dans les sites Internet contestataires: de l'américain Public Citizens au Conseil des Canadiens, pas un mot sur le Sommet de lundi et mardi.

Il faut dire que le sort de la ZLEA a été réglé en novembre, à Miami, alors que le Brésil et les États-Unis, pour des motifs totalement opposés, ont stoppé le mouvement dans son architecture initiale.

Le libre-échange se construira à la carte, au grand dam du Canada et en contradiction avec les principes de l'Organisation du commerce international. Ottawa continue toutefois de clamer publiquement que le processus suit son cours « même si nous n'avons pas tout gagné ».

LES LUNETTES ROSES AU RANCART

« Le contexte a beaucoup changé depuis Québec », constate le politologue Gordon Mace, directeur du Centre d'études interaméricaines (CEI) de l'Université Laval.

« Québec était le sommet de l'optimisme relatif, celui de la construction des Amériques mais du point de vue du Nord, explique ce dernier en entrevue. Nous bâtissons une Amérique démocratique avec le libre-échange et des bonnes politiques de gestion. »

Voir RETOUR en D 2 >

À LIRE AUSSI :

- Calme plat prévu à Monterrey Page D 2
- Haïti et la démocratie « en marche » Page D 2

SOCIÉTÉ

A-t-on encore le droit d'être dans la lune ?

NICOLAS STEINBACH
Collaboration spéciale

■ Je me décris comme un distrait, un lunatique et comme un éternel rêveur et d'aussi longtemps que je me souviens ne personne ne s'est jamais soucié de la nature de ces petites distractions... Pourtant, le temps où les jeunes pouvaient se permettre de rêvasser en toute quiétude sur le coin de leur bureau est révolu... Désormais, les occasionnels distraits ne sont plus simplement dans la lune, ils ont un déficit de l'attention!

« Il y a toujours eu des troubles de l'attention et il y en aura toujours, relate Geneviève Champagne, psychologue de la Clinique des déficits de l'attention et de l'hyperactivité à Québec. Il y en a autant qu'avant, mais maintenant, on les voit davantage, parce qu'on est plus à même d'identifier le problème », explique celle-ci. « De plus en plus de gens s'inquiètent par souci de toujours vouloir performer, de toujours rechercher l'excellence », déclare M^{me} Claire Lucas, mère d'un enfant avec des troubles d'attention. Les parents



veulent que leurs enfants soient les nouveaux virtuoses de ce siècle, les nouveaux Mozart, Beethoven, Einstein... « Ils vivent par procuration à travers leurs enfants », souligne M^{me} Héliane Pedneault, auteure de *La Déposition* et du livre *Pour en finir avec l'excellence*. « Dans notre société il faut toujours faire quelque chose et être dans la lune est considéré comme une perte de temps, commente M^{me}

Pedneault. Il est pourtant nécessaire, continue celle-ci, d'être dans la lune, car on ne peut pas être que dans l'action, il faut se ménager des espaces de repos (...) Il faut pouvoir partir vers la lune, vers ses propres pensées. Il faut se laisser des espaces de silence, des espaces privés. (...) C'est normal d'être dans la lune, car c'est tout le monde de l'imagination pure. Être dans la lune, c'est se garder des espaces de liberté, c'est se faire une bulle contre le monde extérieur... »

LA LIMITE

L'Ordre professionnel des psychologues du Québec a tenté d'établir les lignes directrices qui permettent d'évaluer, selon des critères précis, les troubles de l'attention. Il y

Voir LUNE en D 2 >



LE SOLEIL, CLÉMENT THIBEAULT
Claire Lucas-Steinbach, mère d'un enfant avec des troubles d'attention.

LUNE

Suite de la D 1

Il y a une distinction à faire entre la distraction occasionnelle et le trouble de concentration. Entre ces deux extrêmes, il y a ce que les psychologues appellent la limite. Celle-ci est définie selon l'intensité de différents facteurs tels que le stress, la fatigue, la motivation, l'anxiété, le vécu personnel ou l'environnement familial. « Ces facteurs provoquent notre manque de concentration », souligne M^{me} Champagne.

On parle souvent des jeunes et de leurs problèmes de concentration. Mais les jeunes n'ont pas moins ou pas plus de difficulté à se concentrer que les adultes. « La nuance, indique M^{me} Champagne, est que les jeunes, à la différence des adultes, ont tout simplement développé moins de stratégies pour s'adapter aux situations. Les jeunes ayant moins d'expériences stratégiques, ont par défaut moins d'organisation et donc sont simplement plus victimes des situations. »

Il est à noter cependant, indique Martin Dubois, psychologue à la clinique des déficits de l'attention, que la moitié des jeunes perpétueront à l'âge adulte des troubles de concentration non traités dans leur enfance. « Les médicaments peuvent bien entendus venir en aide aux adultes, explique Mme Champagne, mais pour la plupart des cas, ce sont des stratégies, des trucs et des habitudes qui vont aider à corriger le problème. »

L'Ordre des psychologues du Québec affirme qu'il y a plusieurs solutions envisageables pour les personnes qui souffrent d'un réel trouble de l'attention, notamment la médication. Dans un même ordre d'idées, M^{me} Lucas ajoute « qu'il est important avant tout d'écouter et d'entourer son enfant. Ce n'est pas facile dit-elle, de faire face à ce genre de problème. D'une part, l'enfant se retrouve démuné face à la situation et d'autre part les parents cherchent désespérément de l'aide. Il est à noter que le trouble de l'attention est un handicap au même titre que la myopie et que c'est pour cette raison qu'il faudra donner à l'enfant des outils pour l'aider à dépasser son handicap comme on donnerait des lunettes à un myope ». M^{me} Lucas termine en mentionnant que la médication est « une solution adéquate dans la mesure où elle est accompagnée du suivi d'un spécialiste et d'un diagnostic de déficit de l'attention ».

Cependant, plusieurs personnes ne croient pas à la médication comme première solution et préfèrent se tourner vers des mesures plus naturelles comme l'activité physique qui tend à renforcer le contrôle de soi, les exercices aérobiques ou encore des traitements d'acupuncture. M^{me} Champagne souligne que « la solution n'est pas vraiment importante, ce qui est important, c'est d'intégrer des outils comme le contrôle de soi, de son impulsivité ou de son stress chronique, qui nous aideront à canaliser notre attention ».

« Une chose est sûre cependant, exprime M^{me} Pedneault, les enfants distraits sont bien souvent plus intelligents (...) ce sont des créateurs et des esprits libres. » Rappelez-vous Einstein, Picasso ou encore Léonard De Vinci, pour ne nommer que ceux-là, qui avaient des troubles majeurs de concentration et qui se sont révélés comme étant de grands créateurs et penseurs du siècle dernier...



LE SOLEIL, JOELYNN BERNIER
La psychologue Geneviève Champagne

RETOUR

Suite de la D 1

« L'impression des années 90 était celle d'un progrès certain mais depuis deux ou trois ans, dit-il, on a l'impression que les problèmes des années 1970 reviennent : la pauvreté, la santé et l'éducation » sont de nouveau à la une des préoccupations. L'Amérique du Sud bouillonne à nouveau.

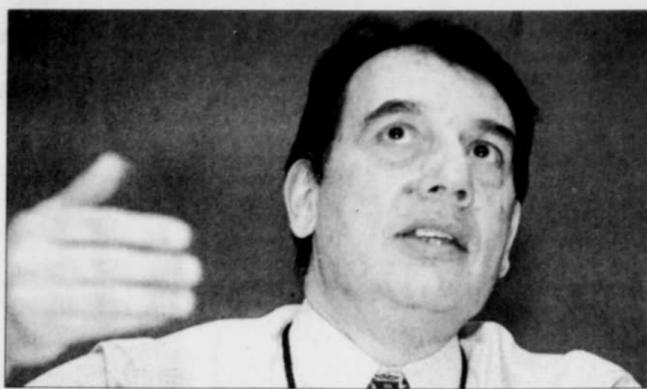
« Il y a eu depuis 2001 des manifestations en Argentine, en Équateur, au Venezuela, en Bolivie et ailleurs », souligne M. Mace. Il aurait pu ajouter le Pérou, le Brésil, Haïti, et ainsi de suite.

À l'échelle planétaire, le monde aussi a changé depuis les attentats terroristes du 11 septembre 2001. Les économies émergentes rejettent de plus en plus l'ordre économique international, les États-Unis ont fait le choix de l'unilatéralisme, et leurs alliés d'hier n'ont plus le droit à la dissidence.

Pour Washington, il s'agit d'abord et avant tout « d'une rencontre d'affaires », affirme l'universitaire. Le révélateur clintonien d'un grand ensemble s'étendant de l'Alaska à la Terre de feu ne fait plus partie du discours américain.

Le Sommet officiel se limite à trois thèmes : la croissance économique équitable, le développement social et la gouvernance démocratique. Ces thèmes, selon M. Mace, correspondent aux nouvelles priorités du Sud, dans un cadre imposé notamment par le Brésil du président « Lula » da Silva et se situent loin des cordes de M. Bush. « Deux philosophies s'opposent », lors de ce sommet.

M. da Silva a su en un an imposer ses choix et ceux du Brésil sur la carte du monde. Le pays apprend à jouer les alliances internationales lors de la ronde commerciale de Doha et a choisi son rôle géopolitique sur le continent, soit de constituer un bloc du Sud face à l'Amérique du Nord. Ce qui range le Canada, qu'il l'admette ou non, dans le camp des



Le politologue Gordon Mace

États-Unis, puisqu'il n'y a que deux pays riches dans les Amériques.

« Il faut changer l'ordre économique international, comme dans les années 70 », dit-on maintenant au sud, selon M. Mace. Mais il n'y a pas que Lula : l'Argentin Nestor Kirchner a lui aussi fait

La corruption va provoquer des débats très vifs. Tous s'entendent pour la combattre, mais là s'arrête le consensus

virer son pays à gauche depuis son élection en mai, prétendant d'ailleurs les Américains.

Autant le Brésil que l'Argentine apportent maintenant leur soutien au Venezuela de Cesar Chavez, âme damnée des Américains qui se tient près, lui, du Cuba de Fidel Castro toujours à l'index du côté de Washington.

« Les résultats des politiques des dernières années ne sont pas très appréciés des populations, analyse M. Mace, ce qui provoque un certain durcissement de la part des gouvernements qui arrivent en outre nettement mieux préparés aux tables internationales. »

Au plan de la démocratie, par exemple, les représentants des dirigeants s'arrachaient les cheveux, cette semaine, pour produire un texte satisfaisant sur la corruption, un sujet qui a provoqué un débat « très vif », selon un représentant du Canada. Si les Américains évoquent surtout la corruption gouver-

nementale en Amérique latine, le Sud rétorque en rappelant la corruption privée à la Enron. Si tous s'entendent pour combattre la corruption, là s'arrête le consensus.

Certains pays exigent même la rédaction d'une Charte de la transparence, à l'image de la Charte démocratique : les pays qui la violeraient seraient ainsi exclus du processus hémisphérique et des avantages économiques qui en découleraient.

Mais même le Brésil n'a pas intérêt à interrompre complètement le processus, souligne le député bloquiste Pierre Paquette, qui a participé au Forum de Porto Alegre, l'an dernier, et tissé des liens étroits avec les Brésiliens. « Ils veulent garder le processus vivant, dit-il en entrevue, mais faire contrepoids aux États-Unis », dit-il en entrevue.

Avancer dans les dossiers sociaux constitue « probablement le seul moyen de relancer les négociations du côté de l'économie, ajoute M. Paquette. À court terme, personne n'a intérêt ni à ce que cela meure, ni à ce que cela se développe trop rapidement ».

BUSH ET LES AUTRES

Le député invite le Canada à « arrêter de jouer les idéologues et à défendre ses intérêts sans appliquer religieusement les enseignements du Fonds monétaire et de l'OMC sur les

subventions » comme il le fait présentement. Inutile de préciser que dans ce contexte, les discussions de corridors et les rencontres bilatérales entre les dirigeants joueront un rôle majeur sur la suite des événements.

En guise de preuve, M. Martin se réserve une journée complète pour voir en privé, à sa demande, les présidents américain et mexicain, sans compter le temps consacré aux dirigeants qui ont demandé, eux, à voir le premier ministre canadien.

De son côté, le président Bush s'y présentera en trainant dans sa besace un projet de reconnaissance légale des cinq millions d'immigrants latino-américains clandestins, une offre qui resurgit par hasard en pleine année électorale.

M. Bush, qui baragouine quelque peu l'espagnol, s'était présenté comme le champion de la cause latino-américaine, avant les dernières élections, mais la priorité donnée à la sécurité intérieure après le 11 septembre a fait dérailler tous ses beaux projets.

Ses relations avec les dirigeants du Sud sont demeurées au froid lorsque la plupart d'entre eux se sont opposés, comme le Canada, à la guerre contre l'Irak.

Le Brésil a même répliqué du tac au tac cette semaine aux nouvelles mesures des États-Unis sur la sécurité dans les aéroports en ordonnant de ficher, photos et empreintes à l'appui, tous les visiteurs américains.

Ces jeux politiques et les débats de coulisses qu'ils provoqueront rendent ce sommet « difficile à lire d'avance, contrairement aux autres, soutient M. Mace. Je serais surpris qu'il en sorte des engagements fermes, d'autant plus qu'il faut du temps pour concrétiser les engagements des rencontres précédentes de Québec, Santiago et Miami ».

« Les États-Unis vont poursuivre leur politique à l'échelle bilatérale », ajoute-t-il, en continuité avec la stratégie d'interventions hors des institutions internationales, et y aller « perçée par perçée », dans un rapport de force qui leur est tout à fait favorable.

Calme plat prévu à Monterrey

Les manifestants altermondialistes ne s'y sont pas donné rendez-vous

RAYMOND GIROUX
RGiroux@lesoleil.com

■ OTTAWA — Calme plat prévu à Monterrey les trois prochains jours, même si 34 chefs d'État et de gouvernement des Amériques s'y retrouvent pour un Sommet spécial à partir de demain, et ce, jusqu'à mardi.

Les réseaux de manifestants internationaux habituellement si volubiles sur l'internet brillent par leur silence et hormis les éventuels groupes mexicains locaux, le milieu de l'altermondialisation qui accompagne généralement les grands événements boude Monterrey.

Les responsables canadiens déjà sur place disaient cette semaine n'attendre ni grabuge ni violence dans les rues de la métropole industrielle du Mexique. Les masques à gaz ne seront pas nécessaires pour couvrir l'événement!

Pause du temps des Fêtes, essoufflement d'un mouvement trop sollicité, impossibilité de se trouver à la fois au Mexique demain et à Mumbai, en Inde, cinq jours plus tard, pour le Forum social mondial — le contre-Davos né à Porto Alegre et qui s'est mis à voyager —, tous ces facteurs jouent un rôle dans ce climat plutôt détendu, vu de l'extérieur.

Le centre-ville de Monterrey ne devrait donc pas donner place à des scènes comme celles qui ont marqué le Sommet de Québec d'avril 2001 et une série d'autres rencontres, la dernière étant le sommet ministériel de Miami sur la ZLEA, la Zone de libre-échange des Amériques, en novembre dernier.

La participation de la société civile se limite à quelques volets dont l'un relève de la compétence du Centre d'études interaméricains de l'Université Laval, sous la direction du professeur Gordon Mace.

Mais ces gens-là ne sont pas là « pour tirer des pierres », comme l'explique ce dernier en entrevue. Observateur attentif de la situation M. Mace constate « qu'il ne semble pas se passer grand-chose » de ce côté.

ARDEURS REFROIDIES

« Nous réussissons toujours à travers le courriel à avoir une bonne idée des événements même si ces informations ne nous sont pas destinées, par l'entremise de listes quelconques », dit-il. Or, rien à signaler pour le moment.

« Les gens ont l'impression que la zone de libre-échange est morte, explique M. Mace, ce qui a ralenti les ardeurs. » Mais le professeur constate toujours que, « à chaque rencontre de chefs d'État, il y a des manifestants. Le phénomène est présent partout, mais je n'ai entendu parler d'aucune concertation ».



Des scènes comme celle-ci au Sommet des Amériques de Québec risquent peu de se produire à Monterrey.

« Celui traduit peut-être une nouvelle conception, une nouvelle façon de voir les choses, dit-il. Il y a peut-être le sentiment que suite aux conférences sur le commerce de Cancun et de Miami, les gouvernements du tiers-monde prennent la relève » des contestations.

« Les thèmes sociaux de l'agenda de Monterrey répondent aux revendications précédentes », ce qui rend les contestations plus difficiles à justifier. « Mais les conclusions ne seront pas exactement ce que les organisations contestataires avaient en tête au départ. »

DÉLAIS RESTREINTS

L'un des rares « manifestants » du pays, Guy Caron, qui porte le titre de chargé de campagne au Conseil des Canadiens, explique la situation par les délais fort restreints entre l'annonce du Sommet, en automne, et sa tenue, ainsi que par l'abondance d'événements internationaux.

« Il faut choisir », a-t-il dit en entrevue, et déjà les organismes prévoient manifester lors du GS de juin prochain, à Savannah, aux États-Unis, et à Hong-Kong, en décembre, pour la nouvelle rencontre de l'Organisation mondiale du commerce.

Ce calendrier fort chargé coûte cher aux participants, reconnaît M. Caron, et demande beaucoup d'organisation. Un des participants au Forum de Porto Alegre, l'an dernier, a confié au SOLEIL qu'il n'a pas encore fini de payer son séjour là-bas!

« La plupart des groupes intéressés par le Sommet des Amériques ont déjà participé aux manifestations contre la ZLEA à Miami », dit le représentant du Conseil des Canadiens. De plus, « Monterrey n'est pas un sommet axé sur l'économie », souligne M. Caron, de sorte que le spectre de la mondialisation ne joue pas pour y attirer les foules.

Haïti et la démocratie « en marche »

OTTAWA — Après 200 ans d'indépendance et malgré l'adoption de la Charte démocratique des Amériques à Lima, le 11 septembre 2001 (sic!), Haïti ne connaît toujours rien à la démocratie.

Les documents officiels canadiens prétendent que l'Organisation des États américains « a pu s'appuyer sur la Charte pour aider le pays à sortir de l'impasse qui a suivi les élections de mai 2000 ».

Mais les hauts fonctionnaires, eux, ne pouvaient nier la réalité lors d'un brefage de presse, cette semaine: « Il n'y a pas eu amélioration de la situation politique depuis le sommet de Québec, il y a eu au contraire polarisation, constate-t-on. La situation est difficile sur le plan politique, elle se détériore », même.

« Nous avons travaillé depuis plusieurs mois pour développer un climat de compromis pour lancer un processus électoral, ajoute-t-on, mais les conditions politiques ne sont pas encore remplies. »

Ironie du sort, la vie de ce même par-

lement haïtien élu il y a quatre ans prend légalement fin le jour même de l'ouverture du Sommet, et l'impasse persiste au milieu des manifestations sanglantes.

La mission spéciale de l'OEA qui dirige l'ambassadeur canadien David Lee depuis 14 mois n'a pas comblé le gouffre qui sépare le gouvernement de Jean-Bertrand Aristide des forces d'opposition.

En langage diplomatique, le monde « suit la situation de très près et le Sommet sera l'occasion de garder l'épaule à la roue pour faire progresser le dossier démocratique ».

Le Sommet, pourtant, ne prévoit aucune déclaration ou initiative particulière sur Haïti, et le premier ministre Martin n'a demandé aucune rencontre formelle avec M. Aristide pour provoquer un déblocage.

S'il n'y a pas de conversations entre eux, « il y aura certainement des salutations avec le président Aristide à divers moments, dit-on. Mais la solution appartient aux Haïtiens ».

Plus direct, le professeur Gordon Mace, de l'Université Laval, considère que la « Charte démocratique n'y peut rien » parce que le président Aristide détient le pouvoir de manière constitutionnelle.

« Peut-être qu'il y a 20 ans, il y aurait déjà eu un coup d'État militaire tout de suite. Mais maintenant, on essaye de trouver d'autres façons d'agir avant de se retrouver là, et en promettant tout de suite des élections ».

Mais la démocratie n'est pas qu'une affaire d'élections, dit M. Mace. « Il faut aussi agir entre les élections. » R.G.



Haïti est le théâtre de manifestations violentes quasi quotidiennes.

Tous des Bougon!

Pis, vous les avez trouvés comment, les Bougon? Avouez qu'il y avait longtemps qu'on avait vu à la télévision québécoise une famille aussi joyeusement dysfonctionnelle. Ils ont beau être complètement amoraux, les Bougon, ils ont de la *jarnigoine* à revendre. On peut comprendre pourquoi: *fourrer* le système, c'est une *job* à temps plein, pas un choix de carrière pour les fainéants.

À Radio-Canada, on s'attendait à crouler sous les plaintes. Rien de tout cela n'est arrivé. Il y a eu des protestations, oui, rien de plus normal lorsque la télé essaye de sortir des sentiers battus, mais on a reçu davantage de commentaires positifs. Il semble que les téléspectateurs n'ont pas eu besoin d'un dessin pour comprendre qu'il s'agissait d'une caricature, d'une farce truculente de la même farine que la comédie d'Ettore Scola, *Affreux, sales et méchants*, vous savez, avec le père borgne et colérique, sa dizaine de fils, filles, gendre et brus qui veulent lui chiper son pognon, l'énorme prostituée. Il est toujours sain de voir une société capable de rire d'elle-même et de ses travers. C'est la petite révolution qui est en train de se vivre au Québec.

On a cru un moment que les assistés sociaux monteraient aux barricades pour dénoncer l'émission. Encore là, il faudra repasser pour le scandale. Mercredi soir, au *Point*, l'auteur de la série, François Avard, et le représentant du Front commun des assistés sociaux, Jean-Yves Desgagnés, sont presque tombés dans les bras l'un de l'autre, tellement ils communiaient au

même état d'esprit. Je te comprends, tu me comprends, on se comprend.

À ceux qui craignent que la bande de joyeux anarchistes reflète au peuple des trucs pas trop catholiques — avouez que celui pour voler des CD dans un magasin n'est pas trop mal, merci —, François Avard a répondu ceci: «C'est d'abord un divertissement. Si vous voulez savoir la différence entre une fiction et la réalité, essayez de faire ce que font les Bougon. Vous allez vous retrouver assez vite dans la merde...» Et puis, entre vous et moi, depuis quand le monde a besoin d'une émission pour avoir des idées croches, hein?

La seule crainte de M. Desgagnés était de voir la série véhiculer des stéréotypes sur les assistés sociaux. Or, à ses yeux, et d'après ce qu'il a pu en voir jusqu'à maintenant, les Bougon ne sont pas des assistés sociaux, mais des marginaux. Ah oui?

Question: si l'on peut être marginal sans être assisté social, l'inverse peut-il être vrai? Si les Bougon ne sont pas des assistés sociaux, ils ont en tout cas l'air et la chanson. S'ils sont capables de frauder le système avec autant de génie et d'audace, il serait naïf de croire que le clan ne vit pas aux crochets de l'État. Il y a bien les chèques de pension de vieillesse du fédéral qui rentrent



Normand Provencher

NProvencher@lesoleil.com

à la tonne, mais pour le moment, aucune trace de chèques de *béesse*. Mais on s'en fout pas mal, car les Bougon, aussi *croseurs* soient-ils, ne sont pas représentatifs de l'ensemble des assistés sociaux. Autant s'entendre tout de suite là-dessus, comme ça, on va savourer davantage les autres épisodes.

Regardez autour de vous, des Bougon, il y en a partout. Pas partout partout, mais pas loin. Tenez, le même soir, au *Téléjournal*, Gilles Bougon, s'excuse Gougeon, nous apprenait que six policiers de l'escouade des stupéfiants de Toronto s'en étaient mis plein les poches. Une vilaine affaire d'extorsion, d'entrave à la justice, de vol et de voies de fait. Une fois sortis de prison, qui sait, ils iront peut-être donner un coup de main à leur confrère des Bougon, à son magasin de prêts sur gages.

Toujours au *Téléjournal*, mercredi, une autre bougonnerie: des cols bleus de Laval ont été pinçés à faire de la sous-traitance avec l'équipement de la Ville. Hooooon! Encore des Bougon qui ont essayé d'en passer une p'tite vite.

Des Bougon, il y en a partout. Je suis sûr qu'il y en a autour de vous, ouvrez l'œil. C'est peut-être vous, qui piquez le journal de votre voisin, le samedi matin, dans le hall d'entrée de votre im-

meuble. Ou encore votre beau-frère, qui fait des patios, les fins de semaine, en-dessous de la table. Qu'on le veuille ou non, il se cache un Bougon en chacun de nous.

Mais le vrai Bougon de la soirée, mercredi, n'était pas à Radio-Canada, mais à Télé-Québec, à la même heure. Benoît Dutrizac recevait en entrevue le docteur Mailloux, rendu célèbre pour avoir analysé le comportement freudien et le libido des lofleurs de TQS.

Le psy à barbe avait en toute candeur qu'il n'avait jamais payé une cenne d'impôts. «L'impôt, c'est du vol», a-t-il lancé, sans même avoir la décence de se mettre un sac de papier brun sur la tête. L'argent économisé, un montant dans les sept chiffres, d'après ce qu'on a su, plutôt que de servir à soigner les malades ou réparer les routes, aurait été investi avec son frère dans la fabrication et la mise en marché d'un fromage au lait cru. La belle affaire.

J'aurais aimé en savoir davantage, mais Dutrizac a loupé le coche en ne lui demandant pas le secret de son subterfuge. C'est vrai, vous, moi, tout le monde aurait aimé savoir comment faire pour ne pas payer d'impôts, du moins de façon assez légitime pour pouvoir ensuite le dire en pleine télévision. Le doc Mailloux a peut-être trop parlé. J'ai la curieuse impression qu'un inspecteur du fisc va bientôt passer le voir dans ses terres. On lui souhaite que ce ne soit pas un inspecteur avec le nez aussi fin que celui du *Diner de cons*.

Tous des Bougon qu'on vous dit...

ENTREVUE

Il voit mal, mais loin

Le handicap visuel de Philippe Moussette ne l'empêche pas de contempler les étoiles

■ Philippe Moussette, de Cap-Rouge, souffre d'un mystérieux handicap visuel. Il est incapable de fixer ses yeux sur quelque chose: ils bougent tout le temps. Mais cela ne l'empêche pas de regarder tout l'univers à la fois. Il est même devenu spécialiste des étoiles filantes, des aurores boréales et bien sûr de la planète Mars, la grande vedette astronomique du jour.

«Le premier humain y mettra les pieds autour de 2030, prédit tout de go le jeune homme de 25 ans. Il lui faudra alors seulement trois mois pour l'atteindre, au lieu des deux ans actuels. Parce que les fusées seront alors équipées de moteurs au plasma.»

Ce n'est pas la première fois que ce garçon fait des prédictions étonnantes. Et attention! Ce ne serait pas la première fois non plus qu'elles se réaliseraient, advenant que ce soit le cas. Il a déjà été presque seul à avancer la date d'une éventuelle éclipse de 24 heures... et à avoir raison.

Philippe Moussette fonde des clubs d'astronomes amateurs — voir son site à www.geocities.com/photo_geo. Il organise des conférences avec Hubert Reeves et autres astrophysiciens de haut vol. Il en donne lui-même, dans les écoles surtout. Mais il passe surtout son temps à photographier les aurores boréales et les étoiles filantes, qui n'ont plus aucun secret pour lui. Non plus que les météorites du reste. Celui qui vient de se désintégrer au dessus de l'Espagne, il y a quelques jours, filait à 60 kilomètres par seconde, précise-t-il avec enthousiasme.

Le handicap visuel de Philippe est «un trou noir» médical, explique le garçon. Personne ne sait d'où ça vient et comment y remédier. Il a pris le parti de vivre avec. «Ça me ralentit dans certaines choses, comme dans les études par exemple. Mais ça ne me ralentit pas dans mes passions.» Il étudie actuellement l'administration au cégep, tout en travaillant pour une agence de télémarketing. Il trouve cette combinaison idéale pour lui. Surtout qu'elle lui permet d'acheter des caméras!

LE SIÈCLE DE MARS

La patronne de Triskell, son employeur, s'est demandée s'il pourrait travailler sur ordinateur, le jour où il

lui a sollicité un boulot. Philippe a su convaincre Valérie Le Héchau de l'embaucher. Et elle a vite constaté qu'il ne fait pas les choses comme les autres mais qu'il les fait. «Il est particulièrement débrouillard et particulièrement attachant», confie la dame.

Philippe scrute l'univers 12 mois sur 12. Mais il est actuellement dans sa saison préférée. «Les plus beaux ciels sont ceux de l'hiver, dit-il. On y voit plus d'étoiles et elles sont plus brillantes. Alors que l'été embrouille un peu le firmament.»

Question incontournable ces jours-ci: pourquoi diable toute cette excitation autour de Mars?

Philippe scrute l'univers 12 mois sur 12. Il est actuellement dans sa saison préférée: l'hiver

«Parce qu'elle est la seule planète habitable possible à portée de nous, s'enflamme le jeune homme. Il y a très certainement de la vie ailleurs dans l'univers, dans Andromède (constellation de l'hémisphère boréale), par exemple. Mais c'est à une distance de 2,5 millions d'années-lumière.» Ce qui veut dire que même une image qui nous en parviendrait aujourd'hui montrerait une époque déjà vieille de 2500 siècles!

ALLER PLUS LOIN

L'astronome amateur est d'accord avec les spécialistes du ciel qui sacrent le XXI^e siècle celui de la planète Mars. «L'homme a toujours besoin d'un grand défi, dit-il. La Lune, c'est maintenant réglé une fois pour toutes. Il est normal de vouloir aller plus loin. Et il est fabuleux que les quatre seules sondes à avoir jamais touché Mars aient été toutes américaines, sur les centaines qui y furent envoyées. Il serait étonnant qu'on y découvre des surprises. Mais il vaut néanmoins la peine d'explorer cette planète qui pourrait être à la fois notre passé et notre avenir.»

Ce n'est pas Mars la planète la plus proche. C'est Vénus, rappelle le jeune homme. Sauf que Vénus n'est pas approchable, parce que trop brûlante. Qui a dit que les femmes viennent de Vénus?



Philippe Moussette pose devant quelques-unes de ses photographies d'aurores boréales et d'étoiles filantes. «Ça me ralentit dans certaines choses, dit-il de son handicap. Mais ça ne me ralentit pas dans mes passions.»



Une aurore boréale de fin d'été croquée par l'appareil de Philippe Moussette.

ÉDITORIAL

Président et Éditeur ALAIN DUBUC
 Rédacteur en chef YVES BELLEFLEUR
 Directeur de l'éditorial JEAN-MARC SALVET
 Directeur de l'information FRANÇOIS BOURQUE

Pauvreté des valeurs

Les artisans de la série *Les Bougon* ne pouvaient souhaiter une meilleure campagne de publicité pour inviter les téléspectateurs à regarder leur première émission. On peut même se demander s'ils n'ont pas contribué eux-mêmes à gonfler le ballon dans l'espoir de récolter les fruits du débat et de la controverse. À chacun ses façons de profiter du système...

Mais soyons honnête. Même si c'était le cas, personne ne pourrait reprocher à ces gens d'affaires et à Radio-Canada de vouloir vendre leur produit. D'autant plus que cette série étonne par son audace et soulève effectivement quelques bons débats de société. Le seul problème, c'est que ces débats ont été mal orientés avant qu'on ne puisse voir le premier épisode. D'où les nombreux malentendus que l'émission a soulevés.

Certains médias nous avaient en effet donné l'impression que l'émission portait un regard sur la pauvreté tout court. Mais il s'agit plutôt d'une observation caricaturée de la pauvreté des valeurs, de la désillusion et du cynisme d'une tranche de la population envers la société, le système, la politique. Une désillusion qui existe partout autour de nous, mais qui, heureusement, n'aboutit pas toujours à la naissance de familles de Bougon.

La plupart des cyniques ont en effet tendance à bougonner tout en respectant quand même les règles de la société. Mais il est vrai que certains ont perdu de vue la fierté d'accomplir un travail honnête, de contribuer à un système qui a des ratés, mais qui vise tout de même à adoucir les iniquités sociales. Face à cette inconfortable impression de se faire avoir par tout un chacun, ces gens ont décidé d'avoir le dernier mot. Aucune fierté, aucune conscience de l'autre ne les anime. Seulement le désir de profiter et de s'enrichir dans la facilité.

La série *Les Bougon* est donc une fiction inspirée d'une réalité parmi d'autres. Et le mérite de ses artisans réside dans le fait d'avoir osé aborder ce sujet délicat qui n'avait jamais été décoortiqué à la télévision auparavant. On a souvent reproché à Radio-Canada de manquer de courage et d'originalité. Cette nouvelle saison nous démontre toutefois le contraire.

Avec *Les Bougon* et *Grande Ourse*, une série qui tranche elle aussi par son caractère inédit et audacieux, la société d'État prouve en effet qu'elle est encore capable de faire de l'excellente télévision. Et les comédiens qui participent à ces œuvres font de leur côté la démonstration de leur grand talent, puisqu'ils parviennent à nous faire oublier qu'on les a déjà vus 100 fois au petit comme au grand écran.

Certains se plaigent par ailleurs de la pauvreté du message que véhicule ce genre d'émissions. Mais depuis quand une série de télé doit-elle absolument être porteuse d'une morale quelconque? Radio-Canada a le mandat d'informer, mais aussi de divertir son auditoire. Ce qu'elle fait très bien dans ce cas précis. De toute façon, on peut même avancer qu'il y a malgré tout une leçon dans l'histoire des Bougon. Quand on entend le petit Mao dire qu'il est capable de pleurer pour vrai seulement en pensant à son avenir, admettons que le message pourrait difficilement être plus clair...

Limite de crédit

Le niveau d'endettement des ménages nord-américains a plus que doublé en 10 ans. Le taux d'épargne est par ailleurs passé sous la barre des 2 %, alors qu'il était de 13 % au début des années 90. Les banques, évidemment, ne s'inquiètent pas outre mesure. Sauf la Banque Scotia, qui se préoccupe, avec raison, de la vulnérabilité des ménages. Une réflexion sur nos valeurs et notre mode de vie s'impose en effet.

Plusieurs le constatent une fois de plus lorsqu'entrent les comptes des Fêtes. Ils ont encore dépensé plus que leur capacité réelle de payer. La facilité d'obtenir des cartes de crédit et de repousser de plusieurs mois le paiement de biens incite bon nombre de Canadiens à vivre au-dessus de leurs moyens.

Certes, l'augmentation du prix des maisons, combinée à de faibles taux hypothécaires, explique en bonne partie la hausse de l'endettement des ménages. Même si une résidence constitue un actif, il n'en demeure pas moins que certains risquent de ne plus pouvoir faire leur paiement le jour où les taux se mettront à grimper ou si la situation du ménage change. La moindre hausse peut se révéler problématique parce que des ménages ont emprunté gros pour acquérir leur maison, mais aussi, parce qu'ils achètent aussi à crédit pour la meubler et pour y vivre. L'élastique est étiré au maximum. Si une perte d'emploi, une maladie ou un divorce survient, c'est vite la catastrophe.

Au trouble financier s'ajoutent bien souvent aussi le stress, les tiraillements familiaux et les problèmes de santé. L'endettement vient aussi à brimer la liberté d'action. Ce qui n'est pas rien. On tolère un emploi ennuyeux, on accepte sans critiquer les demandes abusives du patron, on perdure une relation de couple insatisfaisante, on est confiné à la routine parce qu'on ne dispose d'aucune marge de manœuvre et qu'il faut payer les comptes. Est-ce que la maison avec piscine creusée, le 4X4, les appareils ménagers et électroniques dernier cri et le cinéma maison valent vraiment ça?

Sans devenir adeptes de la simplicité volontaire, certains auraient intérêt à identifier ce qui les fait vibrer dans la vie en dehors de la consommation. Prenons donc quelques moments pour y réfléchir en ce froid samedi, plutôt que de se ruer dans les centres commerciaux.



Julie Lemieux

JLemieux@lesoleil.com



CHRONIQUE DE L'ÉDITEUR

Québec, la morose

Il y a deux ans, Québec pétait le feu. Les espoirs permis par l'avènement de la ville nouvelle, la performance économique remarquable, l'essor de la nouvelle économie, l'embellissement de la ville amenaient un vent d'enthousiasme sur la capitale.

Ce n'est plus le cas. L'enthousiasme a cédé le pas à l'inquiétude, aux divisions, à la morosité. Il y a, à cela, plusieurs causes, notamment une économie moins explosive, surtout avec les problèmes des industries technologiques, ou le traumatisme provoqué par la crise de la prostitution juvénile. Mais une bonne partie du climat actuel s'explique, directement ou indirectement, par l'arrivée au pouvoir du gouvernement libéral.

Ce n'est pas que le gouvernement Charest soit indifférent à la capitale, comme certains le craignent. Même si les libéraux n'ont pas, au même degré, la motivation de leurs prédécesseurs péquistes d'affirmer de toutes les façons le caractère « national » de la capitale, leur vision de Québec semble la même et ils n'ont pas du tout remis en cause le statut que le précédent gouvernement avait réservé à la capitale.

Mais il n'en reste pas moins que Québec a vécu, pendant les deux derniers mandats péquistes, une véritable lune de miel avec le gouvernement du Québec. Et même si les libéraux ont récolté un fort appui électoral dans la région, bien des gens à Québec, surtout ceux qui étaient proches du pouvoir ou qui profitaient de la manne gouvernementale, ont vécu une sorte de deuil avec l'arrivée des libéraux.

Malgré sa diversification, Québec reste une ville extrêmement dépendante de l'État. Pour paraphraser une expression connue, quand le gouvernement a le rume, Québec éternue. Et avec un nouveau gouvernement qui propose un vaste programme de remise en cause de l'État, le choc est nécessairement brutal. D'autant plus que plusieurs des projets du gouvernement Charest touchent Québec bien davantage que les autres régions de la province.

Tout d'abord, la promesse désastreuse d'ouvrir la porte aux défusions. Dans le cas de Montréal et de Québec, les fusions municipales avaient d'abord et avant tout une fonction stratégique. Pour la capitale, elle a permis la création d'une ville solide, pour créer un sentiment d'appartenance qui surmonte les querelles localistes, et pour donner à Québec une taille qui lui donne un rapport de forces politique et une base solide pour le développement économique et l'ouverture sur le monde. Le débat sur les défusions brise cet élan, réactive les chicanes de clocher et freine un développement prometteur.

L'autre choc, c'est le grand projet de réingénierie de l'État. Ce projet est nécessaire. Il faut que le Québec change ses façons de faire, repense les activités d'un appareil d'État qui cessera d'être fonctionnel si on ne change pas les choses, trouve des façons d'assurer un dynamisme qui n'est plus au rendez-vous. Mais il est clair que ces grands changements bousculent, et que leurs effets secondaires négatifs sont plus marqués à Québec qu'ailleurs.

La simple idée de contrôler les dépenses et de ne plus miser sur la croissance de l'État a un impact évident. Moins d'État

dans une ville qui vit de l'État, cela affecte les emplois futurs, les salaires, les revenus des fournisseurs et des sous-traitants, les organismes qui comptent sur des subventions ou de l'aide gouvernementale. Dans une région où l'État est un moteur économique, l'impact est significatif. Les effets sont également psychologiques en ce sens que la vie et les activités de très nombreuses personnes peuvent être affectées.

La remise en cause de la façon dont l'État participe au développement économique aura également un impact particulier sur Québec. Le gouvernement refuse, à juste titre, l'interventionnisme et les subventions tous azimuts. Mais pour Québec, dont la diversification repose largement sur une nouvelle économie encore fragile, l'impact de ce virage peut être brutal. Le timing est désastreux pour Québec, car de nombreuses entreprises qui ont vu le jour grâce à l'aide publique ne sont pas tout à fait prêtes à voler de leurs propres ailes.

Mais aussi, ne l'oublions pas, Québec est une capitale, sise dans une ville patrimoniale. Une capitale, partout dans le monde, se développe beaucoup avec des fonds publics, pour ses infrastructures, pour son aménagement, pour sa vie culturelle, pour ses attraits. C'est vrai à Ottawa, à Paris, à Washington. Le virage actuel n'est pas adapté à la réalité d'une capitale et menace un grand nombre de projets structurants où jamais le secteur privé ne pourra prendre la relève.

Bref, la réingénierie, aussi souhaitable soit-elle, aura des impacts négatifs sur Québec, qu'il faut absolument réduire et même éliminer. C'est possible, si l'on réussit à bâtir un rapport nouveau entre la capitale et un gouvernement dont les balises ne sont plus les mêmes. Ce n'est pas en dénonçant la droite libérale violente, comme l'a fait le maire Jean-Paul L'Allier, que l'on y parviendra.

Il faut commencer par un examen de conscience. Québec a connu une période faste, mais artificielle, où le gouvernement Landry multipliait les projets et les

promesses. Le retour sur le plancher des vaches doit forcer Québec à faire le ménage dans ses priorités, distinguer l'essentiel de l'accessoire, s'affranchir de la culture de la dépendance, et développer des grilles pour mieux définir les projets véritablement porteurs.

Mais le gouvernement a lui aussi une réflexion à faire. Il y a encore beaucoup de flou dans les intentions du gouvernement Charest. Mais il semble important que la trame générale, celle d'un désengagement de l'État, tienne compte des besoins particuliers d'une capitale. Les investissements publics dans une ville qui est une capitale, une ville d'histoire, un centre touristique majeur sont structurants, économiquement souhaitables et non frivoles.

On nage aussi dans le noir sur les stratégies de développement économique du gouvernement libéral. On a souffert des décisions d'un gouvernement trop doctrinaire, apôtre de l'interventionnisme à tout érin. On ne doit pas maintenant souffrir des doctrines inverses. Au contraire, ce dont nous avons besoin, c'est de moins d'idéologie, peu importe laquelle, et plus de pragmatisme. Le laisser-faire a ses limites et s'il faut repenser l'aide aux entreprises, il faut le faire en fonction des résultats, dans une logique d'affaires. Une telle approche servirait bien la nouvelle économie de la région.

Il faut enfin faire preuve d'une sensibilité particulière envers la capitale. Une façon d'y arriver, suggérée par la députée péquiste Agnès Maltais, pourrait être d'intégrer le ministre responsable de la capitale, Sam Hamad, au comité de gouverne du processus de la réingénierie, pour aider à tenir compte, dans le processus de décision, des problèmes particuliers de la capitale.

Il ne s'agit pas de demander la charité. Québec est le deuxième pôle urbain et économique de la province. Il est donc essentiel, pour le Québec dans son ensemble, que la région de la capitale reste en bonne santé et poursuive son développement. La capitale ne demande pas de cadeaux mais veut tout simplement que son essor et son succès, qui profitent à l'ensemble du Québec, soient une priorité gouvernementale.



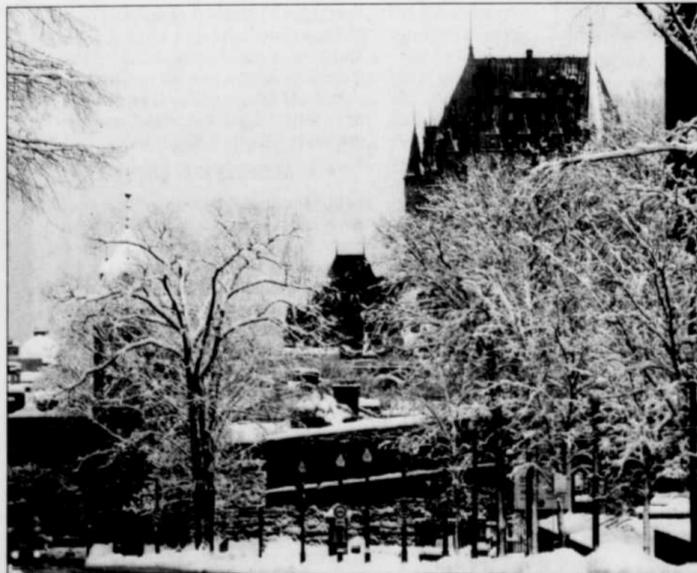
Alain Dubuc

ADubuc@lesoleil.com



Brigitte Breton

BBreton@lesoleil.com



Québec est une capitale, sise dans une ville patrimoniale. Une capitale, partout dans le monde, se développe beaucoup avec des fonds publics, pour ses infrastructures, pour son aménagement, pour sa vie culturelle, pour ses attraits.

OPINIONS

CHRONIQUE POLITIQUE

Cuba sí ! Haïti assez !

Vous vous attendiez sans doute à ce que je vous parle des Bougon. J'ai décidé d'attendre trois épisodes avant de vous en entretenir plus longuement... Mais ils ne perdent rien pour attendre ! Il est cependant des choses plus sérieuses comme cette première sortie de notre nouveau premier ministre, Paul Martin, à l'étranger.

(En passant, le chef du gouvernement et sa ministre du Patrimoine, Hélène Chalifour Sherrer, se demanderont peut-être comment il se fait que Radio-Canada, qui a les moyens de produire des séries télévisées carrément immorales, n'en ait pas pour informer les citoyens sur ce qui se passe en Amérique latine. Espérons que le président Vicente Fox, qui célébrera, avec Paul Martin, 60 années de relations, lui fera remarquer qu'un pays dont la télévision nationale ferme son bureau de Mexico n'est pas un partenaire sérieux pour l'Amérique latine !)

Cela dit, Paul Martin entreprend demain son premier voyage à l'étranger comme George Bush subit son propre baptême du feu à Québec en avril 2001. Ce Sommet spécial des Amériques, et le tête-à-tête du président des États-Unis avec le premier ministre du Canada, donnera le ton aux relations entre les deux pays, après une année de bouderies. N'allez surtout pas croire que les deux hommes passeront beaucoup de temps sur des histoires de vaches folles et de bois de construction. Ça, c'est

pour la galerie et la cohorte de conseillers qui les accompagnent.

En premier lieu, Bush et les 32 autres chefs d'État et de gouvernement qui se rencontreront à Monterrey observeront Paul Martin, tentant de se faire une idée, par eux-mêmes, du leader qu'il est vraiment, et jugeant à travers lui l'importance que le Canada pourrait prendre dans les Amériques. Disons que c'est plutôt mal parti...

Était-il urgent par exemple d'annoncer, juste avant le Sommet des Amériques, l'envoi d'une lettre d'intention au Pentagone sur la participation du Canada au déploiement d'un bouclier antimissiles au-dessus du continent ? Le Canada, qui est un pitoyable partenaire de l'OTAN, risque ainsi de faire figure de marionnette. Face aux grands pays des Amériques comme le Mexique, le Brésil, l'Argentine ou le Venezuela, ce n'est guère impressionnant.

Pierre Trudeau avait l'habitude de se trouver un sujet original, à la mesure du Canada, dont il faisait la promotion dans les grands sommets internationaux. C'est ainsi qu'il fut le premier à parler de terrorisme international — qui prenait alors la forme de détournements d'avions. De quoi pourrait donc parler Paul Martin qui le « positionne » face à ses partenaires des Amériques ? Deux sujets, reliés entre eux par l'avenir de la démocratie dans la région, seront escamotés à Monterrey parce que George Bush en a décidé ainsi. Mais Paul Martin n'était pas obligé d'acquiescer...



Michel Vastel
Mvastel@lesoleil.com

Le 5 novembre dernier, le représentant personnel de Jean Chrétien, Marc Lortie, affirmait à Montréal : « Le fait est, finalement, que dans notre hémisphère — que ce soit au Mexique, au Brésil, au Guatemala, en Haïti ou en Bolivie —, la démocratie tient ses promesses... » Pardon ? La démocratie tient ses promesses en Haïti, Monsieur Lortie ? Le ton lénifiant de la déclaration du sous-ministre adjoint des Affaires étrangères sur « la gouvernance démocratique » dans les Amériques montre à quel point il ne sert à rien de changer de premier ministre si les mandarins du régime précédent restent en place.

En janvier 2003, à l'initiative du secrétaire d'État Denis Paradis, le Canada avait réussi l'exploit de réunir autour d'une même table Américains, Européens, et Latino-Américains, pour discuter de l'avenir de la plus ancienne république des Amériques. Le même Marc Lortie s'est empressé de mettre un couver-

cle sur cette marmite et de faire les discours à la place de son ministre pour vanter les progrès de la démocratie en Haïti.

Quant à Cuba et à son soi-disant « dictateur », Fidel Castro, le Canada n'ose même pas évoquer l'incongruité de son absence au Sommet des Amériques, même s'il en est le troisième partenaire commercial (après le Venezuela et l'Espagne), le deuxième investisseur (après l'Espagne) et la première source de touristes. Personne aux Affaires étrangères n'a évidemment dit à Paul Martin que le Venezuela et l'Argentine en particulier sont gênés d'être obligés de s'asseoir à la même table qu'Aristide mais qu'on leur reproche, du même souffle, d'avoir des relations trop amicales avec Castro.

Comparons quelques-uns des indicateurs qui placent Cuba au cinquième rang de l'Indice du développement humain des Nations unies, et Haïti au 159^e rang sur 175 ! L'espérance de vie par exemple est de 54 ans en Haïti et de 77 à Cuba. Le taux d'analphabétisme est de 54 % en Haïti et de 4,1 % à Cuba... Vous avez bien lu : 4,1 %, mieux qu'au Canada ! Il s'agit là de mesures qui en disent long sur les systèmes de santé et d'éducation des deux pays.

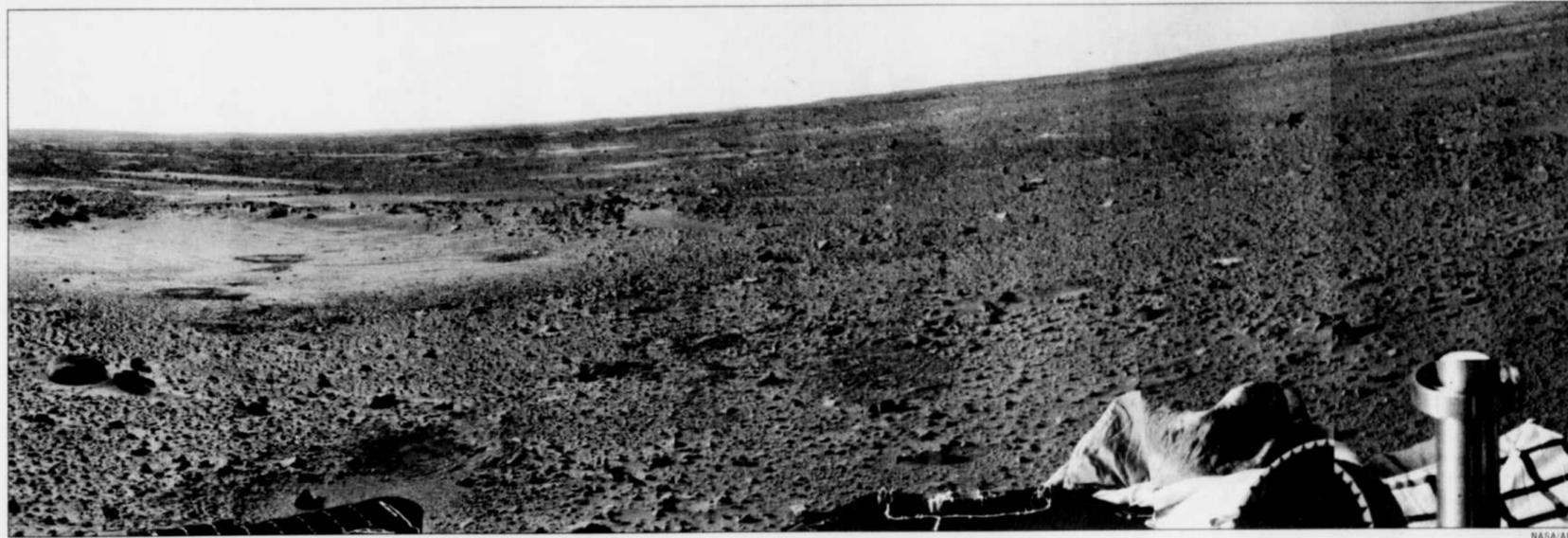
D'ailleurs, de plus en plus de *snowbirds* québécois délaisent la Floride de George Bush pour le Cuba de Castro. Le système de santé y est si avancé, et son coût tellement abordable, que le gouvernement du Québec négocie actuellement avec Cuba la re-

connaissance de sa carte d'assurance-maladie afin d'y encourager le séjour des retraités en hiver.

Mais il y a le respect des droits de l'homme... C'est vrai que Castro a la prison facile pour les dissidents, tandis qu'en Haïti, « la démocratie tient ses promesses », comme dirait Marc Lortie. Relisons donc ce que disait le journaliste Jacques Têlémache l'an dernier : « Sous Duvalier, il y avait beaucoup de prisonniers politiques. Maintenant (sous Aristide), il y a beaucoup de gens liquidés pour des raisons politiques. » Le sociologue Laënce Hurbon confirme : « Sous Duvalier, la violence était celle de l'État. Avec Aristide, elle est beaucoup plus insidieuse, on ne sait jamais d'où elle vient et où elle va frapper. »

Paul Martin avait une belle occasion de se faire remarquer par ses pairs des Amériques. Il pouvait relancer l'« Initiative d'Ottawa sur Haïti » de Denis Paradis, et forcer une réflexion sur l'intégration de Cuba dans la zone des Amériques. C'eût été une contribution digne du Canada de Pierre Trudeau et de Brian Mulroney. Après 10 ans de Jean Chrétien et de repli du Canada sur lui-même, Paul Martin aurait ainsi pu s'imposer, dès sa première sortie internationale, comme le digne fils de son père.

Qui sait ? Peut-être même que les Américains, tout en grognant, auraient conclu que ce nouveau premier ministre du Canada est un chef de gouvernement avec — et non « sur » — lequel ils devront compter...



Sur cette « carte postale » du 8 janvier, la caméra panoramique du robot Spirit offre une vue prise au nord.

Mars, l'eau, la vie, les hommes...

Pierre Chastenay

L'auteur est astronome au Planétarium de Montréal

La nouvelle a fait la une de tous les journaux de la planète : « We're back on Mars ! » On a déjà raconté en détail comment le robot Spirit s'est posé sans encombre au fond du cratère Gusev le 4 janvier, après un voyage de six mois et 483 millions de kilomètres. Nous avons tous été émerveillés par les premières images en couleurs et en haute résolution de la surface martienne, un monde à la fois étrange et familier. Nous avons tous hâte



Pierre Chastenay

d'être étonnés par les premières découvertes que le robot-géologue et son clone, Opportunity (qui se posera sur Mars le 24 janvier prochain), nous apprendront sur notre voisine. Et sur nous-mêmes...

Véritables sourciers modernes, Spirit et Opportunity sont à la recherche d'eau. Nous savons qu'il n'y en a plus depuis longtemps à la surface de Mars, mais de nombreux indices montrent que l'eau y a déjà coulé en abondance, il y a entre trois et quatre milliards d'années. Quel bouleversement climatique en a provoqué la disparition ? L'eau martienne s'est-elle échappée dans l'espace sous forme de vapeur d'eau ou s'est-elle enfouie sous la surface, formant des nappes phréatiques et du pergélisol ? Un sort semblable attend-t-il la Terre ? Questions importantes qui trouveront peut-être des réponses grâce aux deux robots.

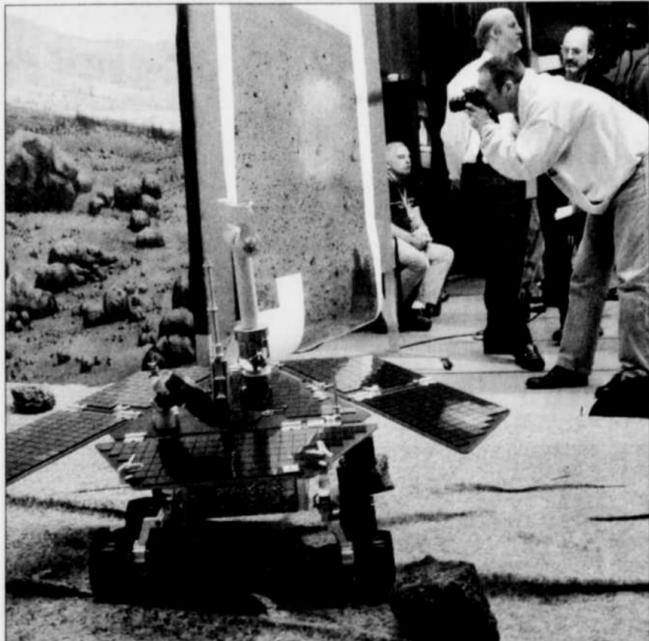
Spirit et Opportunity sont conçus pour parcourir une quarantaine de

mètres par jour pendant au moins 90 jours (peut-être le double si leurs panneaux solaires tiennent le coup). Ils emportent avec eux cinq instruments qui feraient l'envie de tous les géologues et prospecteurs de la Terre : une caméra stéréo panoramique munie d'une batterie de filtres à différentes longueurs d'ondes pour comprendre le contexte géologique des sites étudiés ; trois spectromètres (infrarouge, Mössbauer et rayons X et Alpha) pour identifier les minéraux présents sur le site et dans les roches, surtout certains types de minéraux qui ne peuvent se former qu'en présence d'eau ; un microscope pour observer la structure cristalline des roches à très petite échelle. Pour compléter cet arsenal, le RAT (Rock Abrasion Tool), une sorte de perceuse qui permettra de creuser sous la surface érodée et très oxydée des roches pour exposer des structures plus anciennes.

LA VIE SUR MARS ?

La présence ou l'absence d'eau sur Mars prend toute son importance à la lumière de la question : y a-t-il déjà eu (ou y a-t-il encore) de la vie sur Mars ? Malheureusement, les robots de la NASA ne sont pas conçus pour répondre explicitement à cette question. Ils ne transportent pas les bons instruments pour faire de l'exploration biologique, contrairement à l'infortunée Beagle 2 dont on demeure toujours sans nouvelles. À moins que les microscopes de Spirit ou d'Opportunity ne découvrent des fossiles sous la croûte d'une vieille roche sédimentaire martienne... Quoi qu'il en soit, la découverte d'eau ou des traces laissées par sa présence serait suffisante pour relancer le débat sur la vie martienne. Car, où il y a de l'eau, il y a généralement de la vie !

Sur Terre, des organismes rudimentaires, mais bien vivants, se sont



Tout le monde a été émerveillé par les premières images en couleurs et en haute résolution de la surface martienne, dont l'astronome français Gilles Davidoviz, qui prend quelques croquis au Laboratoire de propulsion aéronautique de la NASA à Pasadena. En avant-plan, une réplique de Spirit.

adaptés à tous les environnements, même les plus inhospitaliers. Ces « extrémophiles » habitent les mines très profondes d'Afrique du Sud, les fonds marins bouillonnants de la ceinture du Pacifique ou les glaces de l'Antarctique. Partout, une constante : l'eau. En serait-il de même sur Mars, ou plutôt sous Mars, puisque l'atmosphère tenue dépourvue d'ozone et la faible champ magnétique de la planète rouge ne protègent pas sa

surface contre la radiation solaire qui stérilise le sol.

La suite du débat concernant la vie martienne devra sans doute attendre l'envoi de nouvelles sondes vers Mars. Des lancements sont prévus à tous les 26 mois pour profiter du positionnement favorable de la Terre et de Mars qui réduit le temps de vol des missions. Certaines de ces sondes, des foreuses, devraient se poser sur Mars d'ici 2010 pour cette fois récolter des

échantillons de sol jusqu'à un mètre de profondeur (des « carottes ») et les renvoyer vers la Terre, où ils seront analysés en laboratoire comme on l'a fait jadis pour les roches lunaires, avec les découvertes spectaculaires que l'on sait. Même l'Agence spatiale canadienne a dans ses cartons une mission entièrement *made in Canada* — une première ! — pour étudier en détail le climat et la météorologie martiens.

Malheureusement, les robots de la NASA ne sont pas conçus pour préciser s'il y a eu de la vie ou non sur la planète rouge

On répète souvent que toutes ces missions sont un prélude à l'exploration habitée de notre voisine, d'ici une vingtaine d'années selon les plus optimistes. Peut-être, quoique les défis technologiques à relever pour assurer la survie de l'équipage pendant les deux années que durera la mission sont proprement ahurissants. Je préfère croire que nous étudions Mars parce que nous cherchons à mieux comprendre notre place dans le cosmos, passagers d'un vaisseau spatial fragile dont Mars représente peut-être un avenir possible si nous n'en prenons pas soin.

Je préfère également croire que nous étudions Mars, mais également Europe (une lune de Jupiter où se trouve peut-être un vaste océan) et Titan (un satellite de Saturne qui ressemble beaucoup à ce qu'a dû être la Terre peu de temps après sa formation) parce que nous sommes hantés par la solitude qui s'empare de nous lorsque nous contempons la voûte céleste constellée d'étoiles. Et que nous cherchons quelqu'un à qui parler. La première réponse viendra-t-elle de Mars ?

L'Université Laval

AU CŒUR DE VOTRE QUOTIDIEN



ÊTES-VOUS «CHAUD» OU «FROID»?

La tolérance aux stress thermiques serait une question de tempérament

Côté tolérance à la température, la seule constante semble être la variation chez l'espèce humaine! En effet, si certaines personnes pâtissent aussitôt que le mercure franchit la barre des 20 degrés Celsius, d'autres frissonnent des premières journées fraîches de septembre. Puisque le taux de gras corporel, la condition physique, l'âge et le sexe n'apportent qu'une explication partielle à cette variabilité, quelle peut bien en être la cause? «C'est, en partie du moins, une question de tempérament», répond le professeur Jacques LeBlanc de la Faculté de médecine. Ce spécialiste de l'adaptation au froid et les chercheurs Ducharme, Pasto et Thompson, de Recherche et développement pour la Défense du Canada, viennent de signer deux articles qui appuient cette hypothèse dans la revue scientifique *Physiology & Behavior*.



Les chercheurs ont soumis 20 sujets à un test - le Big Five Personality Test - qui mesure cinq composantes fondamentales de la personnalité, notamment l'extraversion et le névrotisme (tendance à être inquiet, anxieux et tendu). Par la suite, ils ont invité les sujets à passer 90 minutes dans une pièce où la température était maintenue à 10 degrés Celsius. Pendant le déroulement de l'expérience, des appareils mesuraient l'intensité du frisson (estimée à partir de la consommation d'oxygène) et la température corporelle du sujet. Les chercheurs ont ainsi découvert que plus les sujets étaient de type névrotique, moins il frissonnait et moins la température de leur peau était élevée, un indice de circulation sanguine réduite. À l'opposé, plus les sujets étaient de type extraverti, plus ils frissonnaient.

J'ai chaud là!

Dans une deuxième expérience, les chercheurs ont mesuré le niveau de sudation et d'inconfort des mêmes sujets pendant un séjour de 90 minutes à 40 degrés Celsius. Plus les sujets étaient de type névrotique, moins ils suaient et plus ils manifestaient d'inconfort. À l'opposé, plus les sujets étaient extravertis, moins la chaleur semblait les accabler.

Enfin, le visage des sujets a été exposé pendant 3 minutes à un vent de 60 km/h généré par une soufflerie, alors que la température de la pièce était de 4 degrés Celsius. Il s'agit d'une expérience très désagréable pour tous les sujets mais, étonnamment, les névrotiques ont ressenti moins d'inconfort et leur rythme cardiaque est demeuré plus bas que celui des extravertis, rapporte Jacques LeBlanc. «Dans la vie quotidienne, les personnes névrotiques vivent continuellement des petits stress en raison de leur propension à l'anxiété. C'est peut-être en raison d'un phénomène d'habitude qu'ils répondent moins à un stress thermique important. Chose certaine, nos résultats semblent indiquer que les traits de caractère ont une certaine influence sur la réponse des individus aux mêmes stress thermiques», conclut le chercheur.

JEAN HAMANN

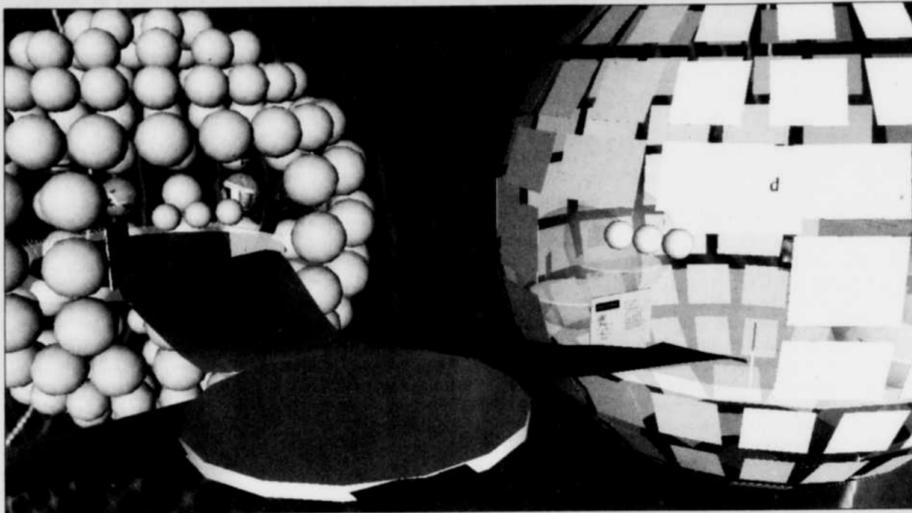
Responsables de promotion recherchés



À vous toutes et tous qui avez obtenu un diplôme en 1999, 1994, 1989, 1984, 1979, 1974, 1969, 1964, 1959 et 1954, vous fêterez en 2004 un anniversaire quinquennal de promotion. Pour souligner cet événement, l'Association des diplômés de l'Université Laval (ADUL) organise une soirée de retrouvailles qui aura lieu le samedi 23 octobre 2004 au pavillon Alphonse-Desjardins. L'ADUL est à la recherche de personnes intéressées à s'impliquer dans les retrouvailles de leur promotion qui pourront aider à préparer cette soirée mémorable et à rassembler le plus de diplômés possible. Les personnes intéressées peuvent communiquer avec le coordonnateur des retrouvailles à l'Association des diplômés de l'Université Laval, Charles Garon, au 656-3242 ou 1 800 463-6875 ou à charles.garon@adul.ulaval.ca.

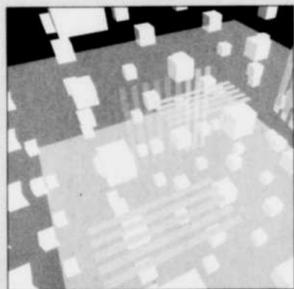
En mode virtuel

Les étudiants en architecture de Québec et de Toulouse créent ensemble des sites en 3D



Delphine Allibert, la Toulousaine, et Guillaume Bélisle, le Québécois, ont mis en orbite des sphères pleines et vides dans lesquelles les usagers se déplacent pour recevoir de l'information ou en échanger avec d'autres.

Le bureau d'architecte de demain, et déjà celui d'aujourd'hui pour de nombreux praticiens, ne se contentera pas d'une adresse civique banale le long d'une rue. De plus en plus, le travail s'effectue entre des équipes d'une même entreprise dispersées aux quatre coins



Angello Géraud de Toulouse et Stéphane Vailancourt Lapointe ont imaginé un espace virtuel dont la boîte centrale se transforme selon les intentions et les ambiances. De petites boîtes satellites tout autour symbolisent les autres ateliers où la créativité bouillonne.

de la Terre. L'École d'architecture de l'Université Laval a voulu se mettre au diapason de ce monde éclaté. Depuis cet automne, dix étudiants d'ici au Québec et dix étudiants de l'École d'architecture de Toulouse sur un atelier de design virtuel. Leur tâche? Concevoir un site en trois dimensions sur le Web

permettant l'échange et la rencontre entre architectes géographiquement distants.

Sur l'écran, de grosses sphères contenant de petits rectangles en rotation d'autres, pleines celles-là. Ces boules tournant sur elles-mêmes, comme des planètes en rotation, symbolisent des espaces de travail publics ou privés. De temps en temps, une image apparaît sur un des rectangles lorsque l'utilisateur se promène dans ces grands ballons. Tout à coup, une page de commentaires surgit à l'écran voisin avec, notamment, cette question: «Au fait, pourquoi uniquement des sphères?» Voici, résumée en quelques mots, la présentation d'un travail virtuel en ligne effectué par un étudiant à Toulouse et un autre à Québec. Immédiatement après, des examinateurs des deux côtés de l'Atlantique donnent leur appréciation et posent leurs questions.

Communiquer avec son binôme

Les étudiants des deux villes travaillent depuis huit semaines sur la création de leur site en trois dimensions. Pour faciliter les contacts, une rencontre physique a eu lieu entre les groupes à la fin d'octobre dernier à Toulouse, ce qui a permis de former les tandems entre étudiants toulousains et québécois. Ces tandems devaient travailler de concert sur la conception d'un espace virtuel où des architectes échangent de l'information tout en bâtissant des projets communs. «Ce n'est pas toujours facile de communiquer avec notre binôme à Toulouse et de faire passer nos idées en

s'écrivant sur le «chat», remarque Guillaume Bélisle, étudiant en deuxième année au baccalauréat. En plus, on a eu fréquemment des problèmes de connexion.» «On apprend beaucoup dans l'adversité, renchérit son collègue Grégory. Il a fallu trouver des outils pour nous permettre de contourner des difficultés que nous avions avec certains logiciels.» Malgré les problèmes techniques, les étudiants ont apprécié ce travail totalement différent du reste de leur formation, susceptible de leur donner une longueur d'avance dans leur future profession. «La représentation de l'espace 3D, la façon dont on s'y déplace, dont on interagit relève vraiment de l'architecture», explique Pierre Côté, professeur à l'École d'architecture et responsable du projet pour le volet québécois. C'est un nouveau domaine à développer, c'est fascinant.» À l'entendre, si beaucoup réfléchissent actuellement sur le monde virtuel de façon théorique, le travail mené au sein de l'atelier a permis aux uns et aux autres d'avancer enfin concrètement dans cet univers en pleine transformation.

En se familiarisant avec les logiciels disponibles pour effectuer du travail en trois dimensions, les étudiants ont pris conscience des nouvelles perspectives qu'ouvre l'architecture virtuelle. À l'écoute des nouveaux besoins de la profession, l'École d'architecture devrait d'ailleurs proposer prochainement une maîtrise professionnelle avec concentration en architecture virtuelle.

PASCALE GUÉRICOLAS

Le spectacle d'abord

Troisième édition de l'Open de la Ligue universitaire d'improvisation les 10 et 11 janvier

Pour sa troisième édition, l'Open de la Ligue universitaire d'improvisation (LUI) a dû affronter une difficulté plutôt agréable: celle de devoir choisir dix équipes parmi les nombreux groupes postulants attirés par la renommée de cet événement. Unique au Québec par la qualité du jeu des concurrents qui y participent, l'Open se déroulera les 10 et 11 janvier, en matinée, à l'amphithéâtre Hydro-Québec du pavillon Alphonse-Desjardins. Pendant ces trois jours, près de 70 amoureux de l'impro vont confronter leurs talents dans un tournoi amical de haut vol dans l'espoir de remporter la coupe tant convoitée. Venus de Montréal, de Sherbrooke, de Québec, mais aussi de France et de Suisse, les compétiteurs savent qu'ils peuvent compter sur un public nombreux et assidu à l'Université Laval. L'an passé, près de 800 personnes avaient assisté à la compétition.

«Cette année, nous avons décidé de faire davantage de place aux spectateurs, explique Corinne Giguère, une des organisatrices de l'Open. Il n'y aura pas de juges dans la salle et le vote du public déterminera l'issue de chaque match.» En agissant ainsi, les concepteurs de l'événement

espèrent mettre l'accent sur le spectacle plutôt que sur la compétition.

L'héritage de la LNI

Chaque équipe participante doit jouer trois matchs durant le tournoi avant d'aller éventuellement en demi-finale puis en finale. La compétition permet au public d'avoir accès à un vaste éventail de ce qui se fait ici et ailleurs en improvisation. Si la LUI se distingue par son jeu très physique, d'autres penchent plus vers le théâtre en accordant davantage d'importance à la mise en scène, tandis que plusieurs ligues se spécialisent dans le gag. L'origine géographique des concurrents influence aussi leur jeu. À en croire les organisateurs de l'Open, les concurrents européens ont par exemple tendance à axer leur prestation sur le verbe, délaissant quelque peu le travail corporel. La confrontation entre joueurs venus d'horizons aussi divers promet à coup sûr des spectacles hors de l'ordinaire.

Pour plus d'informations, on peut consulter les sites Web suivants: www.lalui.qc.ca ou www.basc.ulaval.ca. Le tournoi aura lieu le samedi 10 janvier, de 11 h à 22 h, et le dimanche à partir de 10 h. La grande finale se tiendra le dimanche à



18 h 30. Les matchs du samedi et du dimanche sont gratuits à l'exception de la finale dont le coût d'entrée est à \$.

PASCALE GUÉRICOLAS

CONGA 2004

Neuf groupes musicaux émergents vont s'affronter dans les décibels, les 13, 15 et 20 janvier

Même s'il compte déjà 18 hivers, le concours des groupes émergents de l'Université Laval (CONGA) se sent toujours aussi libre d'esprit. Les amateurs de nouveaux sons ont rendez-vous à 19 h 30 les 13, 15 et 20 janvier sur la scène de l'Agora du pavillon Alphonse-Desjardins pour découvrir les talents musicaux débusqués par le comité organisateur. «Ce nouveau lieu va donner une plus grande visibilité à l'événement, affirme Céline Chouéri, la présidente du comité exécutif du CONGA, d'autant plus que le spectacle va se dérouler en hauteur.» En effet, les spectateurs pourront se placer sur les étages qui surplombent l'Agora et avoir ainsi une vue plongeante sur la scène en bas ou sur les deux écrans géants retransmettant le spectacle.

Neuf semi-finalistes ont réussi à passer à travers la sélection amorcée dès cet automne, une bonne partie des groupes provenant de l'extérieur de la région de Québec. Chaque formation accomplit une prestation au cours des trois jours de compétition, la grande finale réunissant les trois meilleurs groupes le 22 janvier. La nouvelle édition du CONGA se caractérise par une grande diversité musicale, puisque les spectateurs auront droit à des prestations de ska, de reggae, de punk rock engagé, de rock alternatif et de musique traditionnelle. Mis sur pied en 1986 par les étudiants de la Faculté des sciences et génie, cet événement constitue un des événements forts dans le calendrier des activités de l'Association des étudiant(es) en sciences et génie de l'Université Laval (AESGUL). Il représente un véritable tremplin pour un grand nombre de groupes. Ces dernières années, des formations comme Polemil Bazar, Mauvais sort, WideLoad, Empreinte galactique et Plastic Lite ont ainsi pu bénéficier de la notoriété du CONGA en raflant des prix lors de la finale.



No Big Heads



U*boys



Never More Than Less

Une chaude lutte

Cette année, la concurrence s'annonce rude entre les différentes formations aspirant à la victoire. **Never More Than Less** ouvre le bal le 13 janvier, avec des œuvres art-métal souvent politiquement engagées. Le hip rock reggae des cinq musiciens de **Val Salva** leur succède, une formation sensible à la futilité des choses qui nous entourent et de plus en plus attirée par la musique latino. **No Big Heads** devrait ensuite électriser le public de cette première soirée avec ses compositions punk remplies d'émotion, influencées par le ska et le reggae.

Le 15 janvier, les quatre membres de **Harvee** nous font redécouvrir un monde qu'on croyait familier à travers une musique marquée par le soft indi-rock, tandis que le punk corrosif de **MAP** s'attaque aux maux de notre société, guitare et saxophone à l'appui. Les parodies d'**U*boys**, influencées par le rock-pop de RBO, devraient dérider le public, car leurs compositions parfois crues se veulent toujours ludiques.



Sandwich

De son côté, le 20 janvier, **Ophélie** combat l'hypocrisie, le mensonge, l'arrogance à travers une musique pop-rock mêlée de grunge, tandis que les musiciens bourrés d'énergie de **Sandwich** entraînent les spectateurs dans un rythme infernal tout autant que joyeux. Enfin, **Belzébuth**, formé de six musiciens amoureux des rythmes traditionnels et de la musique du monde, clôt la compétition avant la grande finale du 22 janvier. À noter que cette année, le nom du groupe gagnant sera connu sur scène, à l'issue d'une prestation de WideLoad qui a remporté le CONGA en 2002.

La formation qui emportera le premier prix reçoit 100 heures d'enregistrement au Studio de musique de Champlain ainsi que le pressage de 500 disques compacts comprenant réalisation et mastering. Les groupes en deuxième et troisième places se méritent pour leur part respectivement 50 et 25 heures d'enregistrement. Ces prix s'avèrent souvent décisifs pour l'avenir des groupes, car le concours s'adresse à des formations qui n'ont encore jamais enregistré d'album ou signé un contrat sous étiquette professionnelle. Une des seules contraintes est qu'au moins un des musiciens étudie à temps plein au cégep ou à l'université. Dès le 12 janvier, les spectateurs pourront acheter en prévente leurs billets au coût de 5 \$ dans les stands installés dans les pavillons Adrien-Pouliot, Alexandre-Vachon et Alphonse-Desjardins ou déboursier 6 \$ le soir du spectacle. Pour tout renseignement supplémentaire, consultez le site Internet CONGA à l'adresse suivante: www.conga.org

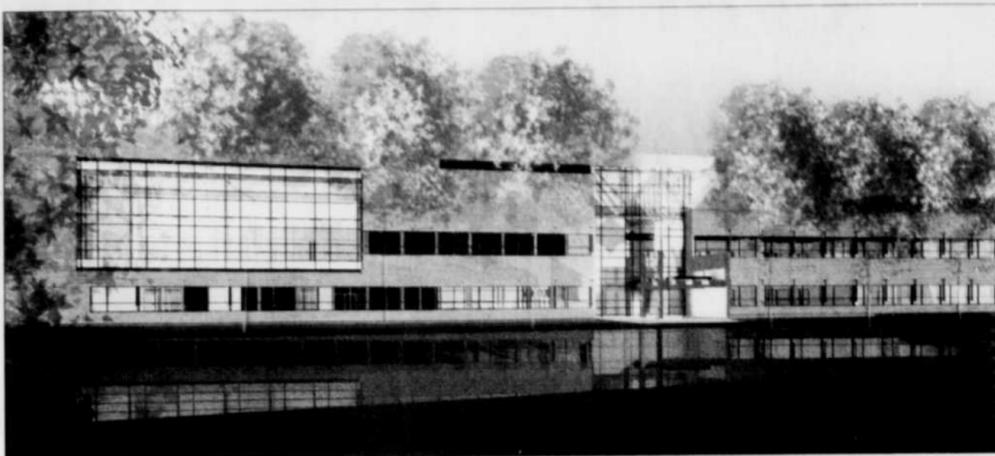
PASCALE GUÉRICOLAS



Le contenu de ces pages est produit et édité par le Service des communications de l'Université Laval. Visitez le site Web de l'Université Laval à l'adresse suivante: <http://www.ulaval.ca>

DES EMPLOIS ASSURÉS, PAYANTS ET STABLES

Le génie du bois s'affirme de plus en plus comme un secteur d'avenir



Le Centre de transformation sur le bois ouvré actuellement en construction sur le campus démontre le dynamisme de la Faculté de foresterie et de géomatique et l'importance du génie du bois comme secteur d'avenir aux yeux des gouvernements et des industriels.

Cet automne, les travaux de construction du Centre de transformation sur le bois ouvré ont démarré sur le campus. Ce bâtiment servira à la formation, mais aussi à la recherche fondamentale et appliquée sur le développement de produits du bois à valeur ajoutée. Les chercheurs dans le domaine des sciences du bois, celui des technologies de transformation et celui de la sylviculture auront accès à une vingtaine de laboratoires spécialisés couvrant une superficie de près de 3 930 mètres carrés.

Selon Michel Beaudoin, directeur du programme de baccalauréat en génie du bois, cette bonne nouvelle, en plus du fait que Laval participe à un important réseau de recherche pancanadien en seconde transformation du bois, rend encore plus attrayante la formation en génie du bois offerte à l'Université. «Cela démontre, dit-il, le dynamisme de la Faculté et l'importance du génie du bois comme secteur d'avenir aux yeux des gouvernements et des industriels.»

Des ingénieurs spécialisés

La formation en génie du bois dure quatre ans. Les diplômés ne travaillent pas en forêt, mais bien en usine en ingénierie de procédés. Ce sont des spécialistes capables d'utiliser, d'améliorer et d'optimiser les techniques modernes de transformation du bois, et ce, aussi bien en transformation primaire que secondaire. Le papier journal ou la planche de bois résineux, communément appelée «deux par quatre», sont des produits de première transformation. Les bois joints, les poutres lamellées collées ou les poutrelles de toit sont des exemples de bois à valeur ajoutée ou bois d'ingénierie.

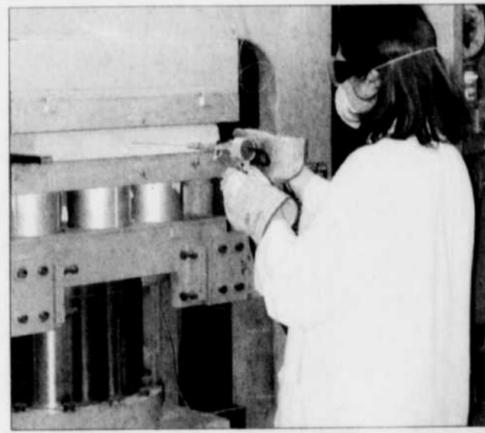
Selon Michel Beaudoin, ceux et celles qui s'orientent vers le génie du bois font un choix judicieux. «Ce programme d'études a un taux de placement de 100 %, précise-t-il. En fait, nous manquons de personnes pour répondre aux besoins de l'industrie. Souvent, nous manquons d'étudiants pour les stages en entreprise qui sont offerts.» Le directeur s'explique mal le peu de popularité du bac en génie du bois. Bon an mal an, ce programme n'attire en effet qu'une dizaine de nouveaux étudiants et étudiantes. «Ça demeure une énigme, dit-il. Les professeurs connaissent chacun de leurs étudiants, ce qui donne un enseignement beaucoup plus personnalisé en termes d'encadrement et de suivi. Les stages annuels durent quatre mois et sont bien rémunérés. Quant aux diplômés, ils ont le choix des emplois qui offrent tous de très bons salaires. Enfin, ils travaillent dans des pièces climatisées avec de la technologie de pointe.»

Un programme unique

Comme il se doit, le programme de bac en génie du bois comprend un important volet en procédés de transformation. L'étudiant a également le choix entre certaines options comme l'administration ou l'informatique. Mais ce qui caractérise surtout le programme, ce sont les cours sur les propriétés physiques et mécaniques, l'anatomie et la chimie du bois. «Pour transformer le

bois de façon poussée, il faut le connaître, indique Michel Beaudoin. Ce n'est pas du plastique, de l'aluminium ou du béton: c'est biologique et c'était vivant initialement.»

L'industrie du bois, au Québec comme au Canada, traverse actuellement une période difficile. La conjoncture comprend le litige canado-américain sur le bois d'œuvre, l'augmentation de la



Les diplômés du bac en génie du bois ne travaillent pas en forêt, mais bien en usine en ingénierie de procédés. Ce sont des spécialistes capables d'utiliser, d'améliorer et d'optimiser les techniques modernes de transformation.

valeur du dollar vis-à-vis de la devise américaine, des fermetures temporaires d'usines, un certain désintérêt chez les étudiants pour les carrières en foresterie, la prise de conscience collective de la valeur de la forêt, les départs à la retraite de nombreux travailleurs en forêt et en usine et, enfin, la probabilité d'une diminution des volumes de bois disponibles pour la coupe. Selon Michel Beaudoin, l'avenir passe par la valeur ajoutée. «Si l'on veut continuer à développer cette industrie, soutient-il, il ne faut pas couper davantage de matière ligneuse, mais transformer mieux ce que l'on coupe déjà. Pour ça, il faut lui donner plus de valeur. Or, cela prend des gens formés aux niveaux professionnel, technique et universitaire. Dans l'hypothèse où l'on couperait moins, il faudra à plus forte raison ajouter encore plus de valeur au bois récolté.»

Pour plus d'information sur le programme de bac en génie du bois, on peut contacter la Faculté de foresterie et de géomatique au 656-3880 ou consulter le site <http://www.ffg.ulaval.ca>.

YVON LAROSE

Regrouper pour filtrer

Un meilleur contrôle des habitudes de jeu passe par le regroupement des appareils de loterie vidéo

Quatre chercheurs de l'École de psychologie proposent de regrouper les appareils de loterie vidéo dans un nombre restreint de sites afin de mieux contrôler les habitudes de jeu et de prévenir les problèmes de jeu chez les personnes à risque. Robert Ladouceur, Christian Jacques, Serge Sévigny et Michael Cantinotti, du Centre québécois d'excellence pour la prévention et le traitement du jeu, formulent cette recommandation dans un rapport d'étude commandé par la Régie des alcools, des courses et des jeux.

Une trop grande accessibilité à la loterie vidéo constitue un déterminant important des problèmes liés au jeu, ont admis les joueurs occasionnels, à risque et excessifs, interrogés par les chercheurs. Ces témoignages confirment les conclusions auxquelles parviennent les auteurs du rapport après avoir passé en revue les études scientifiques réalisées sur le sujet. «Le regroupement des appareils de loterie vidéo permettrait de mettre en place un contrôle plus rigoureux de la réglementation, d'effectuer un meilleur «filtrage» de la clientèle, que ce soit en

raison de l'âge ou de programmes d'auto-exclusion, et de limiter considérablement l'exposition et l'accessibilité aux non-joueurs», ont déclaré les chercheurs Jacques et Ladouceur en conférence de presse le 17 décembre.

Les chercheurs proposent donc le regroupement progressif des 14 000 appareils de loterie vidéo du Québec dans un nombre limité de sites d'exploitation. Le nombre idéal? «Pour le moment, on ne le sait pas. Il faudrait étudier l'impact de différents scénarios pour que la décision repose sur des données plutôt que sur l'intuition», répond Robert Ladouceur.

Les chercheurs avancent tout de même des éléments pour baliser l'exercice. Le premier, il faudrait favoriser une répartition équilibrée des appareils selon les régions et selon les zones de villes, en tenant compte des conditions socio-économiques. Le second, il faudrait regrouper les activités de jeu dans des régions ou des zones urbaines où la dynamique sociale n'est pas fragilisée. Enfin, il faudrait limiter l'offre de jeu dans les quartiers défavorisés où les risques de problèmes sociaux sont élevés.

Par ailleurs, les chercheurs suggèrent de revoir la disposition des appareils à l'intérieur des établissements de façon à éliminer progressivement les isoloirs. Pour les joueurs excessifs, ces isoloirs sont des refuges où ils peuvent adopter des comportements «socialement répréhensibles» en se soustrayant au regard des autres. «On ne peut pas espérer régler tous les problèmes avec ces mesures, commente Christian Jacques, mais elles contribueraient à mieux gérer les habitudes de jeu des personnes à risque.»



Les joueurs, qu'ils soient occasionnels, à risque ou excessifs, admettent qu'une trop grande accessibilité à la loterie vidéo constitue un déterminant important des problèmes liés au jeu.

JEAN HAMANN

SCIENCES

Observatoire sous-marin gigantesque dans l'Ouest

JEAN-FRANÇOIS CLICHE
JFCliche@lesoleil.com

■ Vouloir construire le plus vaste observatoire sous-marin jamais mis en place est une chose. Vouloir lui donner 200 000 kilomètres carrés de superficie en est une autre — et une grosse. Si le projet Neptune voit le jour, il redéfinira sans doute le concept d'«ambitions scientifiques» et dépassera les rêves les plus fous de nombreux chercheurs.

Installation titanesque dont les coûts de 300 millions \$ seront défrayés conjointement par le Canada et les États-Unis, les «North-East Pacific Time-Series Undersea Networked Experiments» (Neptune) consistent à relier entre eux de 30 à 50 laboratoires sous-marins qui surveilleront une vaste région au large de la Colombie-Britannique et transmettront leurs données en temps réel aux universités de Victoria et de l'État de Washington.

Si tout se déroule comme prévu, les moyens déployés auront de quoi faire mentir Jacques Locat, géologue de l'Université Laval impliqué dans le projet, qui s'étonnait en entrevue au SOLEIL que l'on connaisse «mieux la planète Mars que nos océans»; tout un bataillon de capteurs et de caméras interreliés par 3000 kilomètres de fibre optique, une plaque tectonique au grand

complet, la Juan de Fuca, sous observation 24 h sur 24, 12 universités canadiennes participantes (dont Laval, l'UQAM et l'UQAR), plus de 3000 cédéroms de données produits quotidiennement pendant 30 ans. Et tant qu'à descendre une telle quincaillerie par 2000 mètres de fond, autant ratisser large et scruter toutes les facettes, ou presque, de l'activité océanique, du moindre frémissement sismique aux éruptions volcaniques sous-marines en passant par la température et la composition chimique de l'eau, les migrations de poissons, etc.

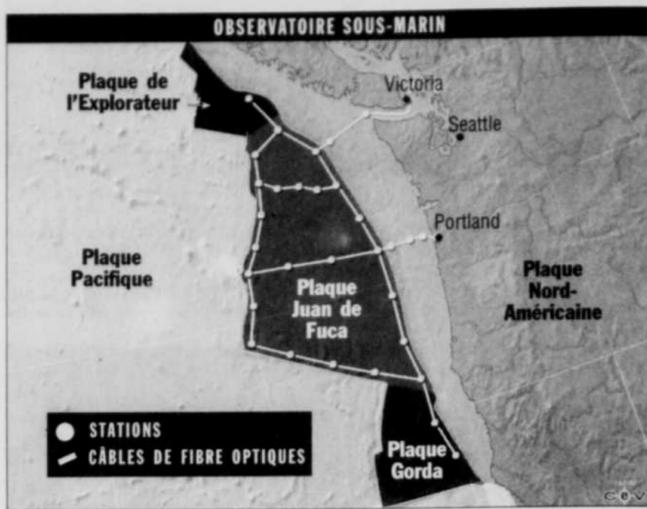
« RÉVOLUTION »

Dans les milieux scientifiques concernés, qui travaillent usuellement avec des données colligées sur de courtes périodes, le mot «révolution» circule déjà. «Ce qui est intéressant, c'est d'avoir accès à de l'information en temps réel sur

le fond marin et sa colonne d'eau. (...) Le problème que l'on rencontre avec les stations océaniques actuelles est la durée de vie limitée de leurs piles. En reliant toutes les stations de Neptune avec la côte (d'où elles pourront être alimentées en énergie, ndr), les observations pourront s'étendre sur une période beaucoup plus lointaine qu'un an ou deux, comme c'est le cas présentement», explique M. Locat, qui coordonne l'équipe de trois géologues de l'Université Laval mêlés à l'entreprise.

Bien qu'il s'agisse d'abord d'un projet de recherche fondamentale, son ampleur laisse déjà entrevoir des bénéfices concrets immenses, fait remarquer Chris Barnes, qui dirige le volet canadien du projet. L'étude des migrations de poissons permettra par exemple à l'industrie de la pêche de mieux gérer les stocks; des hydrocarbures pourraient être découverts dans la région; même les modèles de prédiction climatique devraient s'en trouver améliorés.

De plus, comme la plaque Juan de Fuca est la plus active de la région du point de vue sismique et qu'elle touche à deux plaques tectoniques majeures, le projet Neptune affinerait la capacité à prévoir les tremblements de terre dans la région.



Source: Projet Neptune

Pas de miracle en vue, mais on s'attend à ce que l'installation fasse gagner une minute de réaction aux autorités. Ce délai permettrait de désactiver des circuits électriques et des conduites de gaz, dont la rupture et les incendies qui s'ensuivent causent typiquement la moitié des dégâts occasionnés par les secousses sismiques.

Le Canada a déjà alloué la somme de 62,4 millions \$ à Neptune. La contribution américaine, elle, pourrait prendre encore deux ans à arriver, selon M. Barnes. Les attentats du 11 septembre 2001, explique-t-il, ont retardé l'octroi de plusieurs enveloppes importantes. Le dernier budget prési-

dentiel (qui doit être approuvé par le Congrès) prévoyait cependant accorder 208 millions \$ entre 2006 et 2010 à un observatoire sous-marin dans le nord-est du Pacifique, sans toutefois faire mention explicite de Neptune. En outre, une guerre ou quelque événement politique peuvent encore inciter le Congrès américain à réserver son aval. Mais «cela s'annonce plutôt bien», se réjouit Chris Barnes. «En termes de sciences, 300 millions \$ pour un seul projet est une somme immense, se défend-il. Mais comparé aux retombées économiques et sociales possibles de Neptune, ce n'est pas tant d'argent que ça.»

Profitez du dernier week-end des soldes
sur la promenade.

Jusqu'au dimanche 11 janvier.

PLACE
Ste-Foy